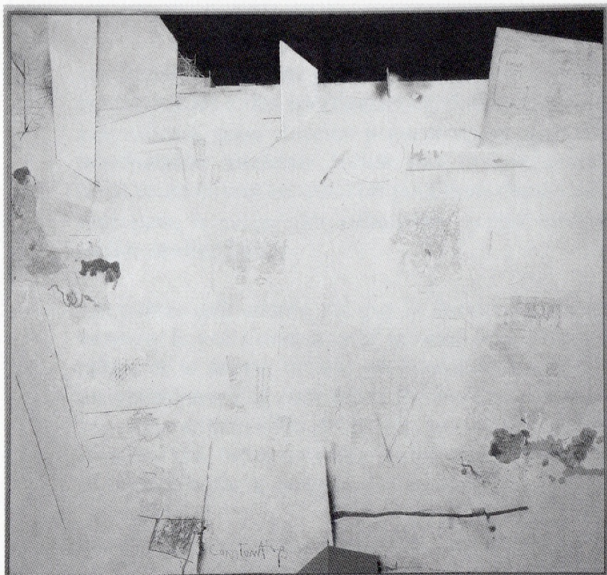


L'URBANISME UNITAIRE

Les années d'après-guerre ont montré une immense activité dans le domaine de l'urbanisme : des villages sont devenues des villes, des villes se sont transformées en métropoles, des métropoles se sont élargies en agglomérations tellement vastes que l'on a commencé à imaginer des interventions pour réduire la concentration d'occupation des sols et pour décentraliser la ville. L'industrialisation des régions sous-développées d'Asie, d'Afrique et d'Amérique du Sud a imposé d'y fonder toujours plus de villes entièrement nouvelles. Mais, même dans les pays déjà industrialisés comme l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord, la mécanisation progressive de la vie ainsi que l'expansion démographique ont radicalement changé l'aspect des métropoles. L'influence importante que l'urbanisme a exercée sur la vie quotidienne de chacun en raison de ces développements lui confère une place centrale dans la culture de notre temps ; ou plutôt : lui donne un rôle central dans la crise culturelle qui caractérise notre époque. Car, si l'urbanisme occupe une place plus dominante que jamais dans la culture, on ne peut pas dire que la vie ou la culture s'en retrouvent enrichies. Au contraire, nous devons commencer par constater que l'influence qu'exerce l'urbanisme sur la vie des gens à l'heure actuelle s'avère négative, que la crise culturelle s'est aggravée et que l'urbanisme a contribué au fait que le grand vide culturel et social soit vécu plus difficilement que jamais. Je voudrais même avancer que la survie de la culture dépend en ce moment d'une intervention révolutionnaire dans notre environnement



Constant, *Terrain vague*, huile sur toile, 1973

quotidien et notre mode de vie. Car nous pouvons désigner comme l'une des premières causes de la crise culturelle le déséquilibre manifeste entre le mode de vie actuel et le développement biologique de l'humanité. La ville, comme représentant majeur de ce mode de vie, fait la démonstration éloquentes de ce déséquilibre.

L'échec de l'urbanisme moderne s'explique par son opportunisme, par sa passivité face aux problèmes auxquels il est confronté et, pour terminer, par sa soumission dépourvue d'esprit critique à un modèle culturel désuet et à l'image consensuelle de la société. Ce que l'on comprend actuellement par urbanisme se réduit à résoudre, de manière plus ou moins esthétique, des problèmes socio-économiques actuels, principalement d'habitation et de circulation. Pour des raisons pratiques, c'est-à-dire pour arriver à une solution rapide et provisoire, l'urbaniste va isoler ces problèmes en les séparant de la vie sociale dans sa globalité ; il considère que ces problèmes sont séparés du problème culturel. Par conséquent, l'urbaniste se retrouve dépassé par les événements ; il est invariablement rattrapé par le progrès. Par exemple, lorsqu'il cherche la solution au problème de l'habitation, l'urbaniste prend presque toujours la famille comme point de départ. Or, la famille n'est plus, et ce depuis longtemps, le principal lien entre les groupes sociaux ; des mœurs changeantes motivent la formation de nouveaux groupes sociaux, qui n'arrivent pas à s'affirmer suffisamment dans le milieu urbain. Voilà un des aspects de l'anarchisme de la jeunesse, des bandes de jeunes mécontents qui rôdent dans les centres-villes, etc. Une autre fonction de l'urbanisme, la circulation, est dominée par les exigences de la voiture privée, sans tenir compte de la possibilité – et l'on pourrait déjà parler de la nécessité – de socialiser la circulation. Après New York, la ville de Paris se voit également contrainte de fermer de larges secteurs de son centre à la circulation privée, bientôt même le centre entier, pour créer un dense réseau de petits véhicules publics. Alors que les urbanistes attachent toujours une importance exagérée à l'intérêt des voitures privées, les arrêts de bus parisiens affichaient, ces dernières années, une requête de la Préfecture de Police adressée aux automobilistes, leur demandant d'utiliser davantage les bus afin de décongestionner la circulation dans le centre. Mais l'exemple le plus parlant de l'ampleur du gouffre entre l'urbanisme et la vie réelle, qui entrave toute approche créative de l'urbanisme, est sans nul doute la Charte d'Athènes. Dans cette déclaration rédigée en 1933 par le CIAM, et qui n'a jamais été actualisée ou complétée depuis, l'urbanisme est résumé en quatre fonctions : habiter, travailler, transporter et récréer, en passant outre tout ce qui

concerne la culture. Elle illustre très clairement la déférence que les urbanistes témoignent aux tendances mécanistes et commerciales qui dominent notre époque. Elle prouve que ce sont en effet les urbanistes d'aujourd'hui qui portent la responsabilité pour l'échec de la ville moderne comme habitat humain, pour la disparition de l'espace social qui aurait pu engendrer une culture nouvelle.

En prennent-ils conscience? Est-ce la raison pour laquelle ils sont tellement résolus à compenser les énormes insuffisances de l'environnement construit par l'aménagement de zones vertes et de plantations? S'imaginent-ils que l'être humain, dont ils ont contribué à voler l'espace vital, se laissera leurrer avec quelques morceaux de pseudo-nature? D'où vient d'ailleurs cette idée de «ville jardin»?

En examinant l'origine de cette idée, nous constatons qu'elle est liée à des phénomènes comme le mouvement de réforme, les campeurs, le végétarisme, le naturisme, le nudisme etc. et qu'elle est née au ^{xix}^e siècle en réaction à la mécanisation : elle exprimait la peur de la machine. Un certain Ebenezer Howard croyait qu'avec son mouvement de jardins ouvriers il pouvait freiner la paupérisation du prolétariat dans les bidonvilles des cités industrialisées émergeant en Angleterre. C'était l'époque où des groupes d'ouvriers cherchaient à défendre leur pain quotidien, durement gagné, en réduisant en miettes les machines. C'était également l'époque de l'art nouveau, le Jugendstil, né du socialisme utopique de John Ruskin et de William Morris, un socialisme qui se croyait contraint à renouer avec un passé qui offrait davantage que ce que l'on pouvait attendre des machines. Mais, même si le développement de la machine ne s'est pas laissé entraver, même si la machine a réussi à survivre aux idées de Morris et de Ruskin, même si elle ouvre à présent des perspectives illimitées à l'homme et à la culture, l'idée de la cité-jardin persiste. Et il ne s'agit pas de la cité-jardin d'Ebenezer Howard : sous la pression des événements, la cité-jardin rurale du ^{xix}^e siècle a dégénéré en ville encombrée par la voiture et embellie par des parcs et des arbres, où les contacts sociaux sont de plus en plus difficiles, où les hommes se retrouvent de plus en plus seuls. Tout ce qui reste de nos jours de cette cité-jardin, ce sont des enclaves fermées à la circulation : ces îlots dans une marée de voitures, où le piéton mène une existence protégée par la loi, mais dépérissante, comparable à celle des Indiens nord-américains dans leurs réserves. Ce que l'on entend par «cité-jardin» n'est plus qu'une fiction! En réalité, l'urbaniste moderne considère la ville comme un gigantesque centre de production, équipée pour favoriser un transport efficace des ouvriers et des biens, pour héberger les gens et entreposer les marchandises, pour l'activité industrielle et commerciale.

Le reste, c'est-à-dire la créativité et la vie, est facultatif et tombe sous le chapitre de la récréation ou des loisirs.

L'augmentation constante du temps de loisirs dans cette époque de l'automatisation pose un problème aigu et les jeunes protestent de plus en plus fort contre l'ennui mortel de la vie; cela devrait suffire pour réviser en profondeur ces quatre fameuses fonctions urbanistes et pour nous opposer contre une conception de la ville comme appareil d'habitation, une «machine à habiter» selon Le Corbusier. L'Homme est bien plus qu'un simple carburant pour les machines; la vie est bien plus qu'une participation huilée au processus industriel. Cette existence servile – par l'habitation, le travail et la récréation – ne peut en aucun cas servir de point de départ pour la construction de notre espace vital, ni pour un urbanisme créatif. Même si elles sont essentielles, ces fonctions sont subordonnées à la fonction intégrale de la vie qu'est la créativité, l'impulsion de se manifester, de transformer sa vie en un événement unique et de réaliser la vie en tant que telle. L'urbanisme n'est pas du design industriel, la ville n'est pas un objet fonctionnel, esthétiquement «valable» ou non; la ville, c'est un paysage artificiellement créé par des êtres humains, dans lequel se déroule l'aventure de notre vie. Mieux qu'avec l'outil d'un ouvrier, nous pourrions la comparer avec le jouet de l'artiste. Mais elle ne se laisse pas non plus bien comparer à un jouet, car la ville est une partie intégrante et active de notre jeu de vie. En tout cas, elle devrait l'être.

Je parle ici à dessein de «jeu de vie» – en pensant à l'*Homo Ludens* de Huizinga – plutôt que de «culture», parce que le mot culture pourrait facilement être mal interprété. Le concept a déjà été compromis trop souvent en raison de la désintégration des formes de cultures traditionnelles au cours des siècles derniers et de son phénomène parallèle : la pseudo-culture de masse. La littérature, la peinture, la musique – ces formes typiquement individuelles du jeu créatif – sont en train de perdre leur signification, de même que l'individualisme, dont elles sont issues, est périssant. Mais d'où sont supposées venir de nouvelles formes de culture dans ce siècle de «massification», sinon justement des masses : dépourvues de traditions et de la charge d'un héritage de modèles culturels usés, libres de toute illusion de supériorité? La ville a produit les masses, seules les masses pourront donner forme à la ville.

Qui est donc cet homme des masses? Est-ce le prolétaire du ^{xix}^e siècle, sous-payé et diminué par le travail abrutissant, qui n'a rien à perdre sinon ses chaînes? Ou est-ce l'homme du futur, privé de ses occupations par l'automatisation et mourant d'ennui, qui est d'ores et déjà source d'inquiétude pour les sociologues? Non, si nous ne voulons ni nous résigner aux déficiences du présent, ni nous

adonner à la peur du futur, nous devons compter sur l'énorme potentiel créatif qui sommeille encore – inusé – dans les masses. Il faut que nous voyions ce soi-disant homme des masses comme celui qui a remporté la victoire sur la nature, qui a réussi à gagner une liberté sociale sans précédent et qui dispose de ressources virtuellement illimitées. Ce que je suis au point de proposer comme alternative à la ville fonctionnelle dans laquelle la culture – une culture nouvelle – n'a aucune chance, est basé sur la foi en l'humanité, en cet homme des masses indéfinissable auquel tout un chacun semble se sentir supérieur, mais qui est, malgré tout, destiné à être porteur de la culture à venir. La culture ne peut plus reposer sur l'exception.

La nouvelle culture sera une culture de masse ou il n'y aura pas de culture du tout. Ce sont les masses, les masses toujours grandissantes, avec leur influence toujours grandissante, qui tiennent le futur en main et qui sont aussi les victimes de l'état actuel des choses; ce sont ces masses, auxquelles nous appartenons tous, qui doivent établir l'unité entre style de vie et environnement, une unité absolument essentielle pour une culture nouvelle, pour l'urbanisme unitaire.

Qu'est-ce que l'urbanisme unitaire? Ce n'est ni de l'urbanisme, ni un art, ni un style; l'urbanisme unitaire ne correspond pas à des notions comme l'intégration ou la synthèse de formes culturelles, dont on parle beaucoup maintenant, pas même si l'on applique cette notion d'intégration à l'ensemble de la vie sociale. Car cette intégration implique la présence de pratiques qui peuvent servir dans la culture contemporaine, de concepts directement applicables, comme par exemple l'architecture, la poésie, les liens sociaux ou les principes moraux.

Or, il n'y a rien à intégrer, car il n'y a rien! Voilà pourquoi je voudrais, à ce stade, définir l'urbanisme unitaire comme une activité constante très complexe et très changeante, une intervention délibérée dans la pratique de tous les jours et dans l'environnement quotidien; une intervention visant à créer une harmonie durable entre nos vies et nos besoins réels, compte tenu de l'émergence de nouvelles possibilités qui modifieront ces besoins. Face au fonctionnalisme statique et matériel, face à l'esthétique de la ville moderne, je n'oppose donc pas une autre esthétique ou une autre forme. L'urbanisme unitaire est flexible, il respecte notre liberté de changer notre mode de vie, il s'adapte à chaque



Constant, *Secteur suspendu*, matériaux mixtes, 1960

situation, à chaque exigence, à chaque possibilité technique, géographique ou psychologique; c'est une façon d'objectiver l'élan créateur et de collectiviser l'œuvre d'art; c'est la matérialisation d'un style de vie dynamique. Un style de vie donc, qui ne reconnaît aucun but dans la vie, qui ne vise pas à donner un sens à la vie, qui n'a pas pour vocation quelque idéal qui se situe en-dehors de la vie, mais qui hisse la vie même au rang de but ultime, qui cherche l'accomplissement de cette vie dans la pratique de tous les jours, un style de vie qui vise à être la création de notre vie. Cette manière de concevoir la vie est essentielle pour l'urbanisme unitaire; de même que l'opinion qui place le sens de la vie en-dehors de cette vie, dans l'au-delà et dans l'abstrait est essentielle pour cette partie de l'histoire de l'humanité qui est déterminée par la lutte pour l'existence matérielle et dont la fin semble imminente.

L'urbanisme unitaire a donc deux aspects différents : une transformation de nos habitudes, ou plutôt de la forme ou du style de vie, et, lié à cela, un bouleversement profond de la mise en forme de notre environnement matériel. C'est un urbanisme dynamique. La première condition étant soumise à un processus qui demande du temps, la deuxième ne sera pas immédiatement réalisable non plus. Le projet de New Babylon (que vous pourrez voir après la pause) est donc un projet imaginaire; il est en avance sur l'histoire, c'est un projet futuriste. Il est basé sur un cours de l'histoire souhaitable, c'est donc en quelque sorte un projet utopique. Cependant, je préfère le désigner de projet réaliste, parce qu'il prend ses distances par rapport à une actualité qui s'est aliénée de la réalité, et parce qu'il repose sur ce qui est techniquement réalisable, souhaitable d'un point de vue humain et inévitable d'un point de vue social. Parce que c'est une réaction à une culture en déclin et une réponse à des faits révélateurs d'un changement radical de la notion de culture.

Voyons de plus près ces faits en rapport avec l'urbanisme. Les êtres humains habitent la surface de la Terre et l'exploitent; ils transforment la nature de la Terre en culture. Quelles sont donc les circonstances dans lesquelles opère l'Homme? Quel est le résultat, jusqu'à présent, de sa présence et de ses interventions? Vers quoi mèneront ces interventions? Si nous mesurons l'habitabilité moyenne de tous les points de la surface de la Terre, la corrélation entre la nature et l'habitation humaine – qui joue toujours un rôle si dominant dans l'urbanisme contemporain – donnerait une image beaucoup moins attrayante que lorsqu'on la considère uniquement du point de vue des conditions climatologiques et géographiques relativement favorables dans un territoire dense et hautement industrialisé comme

l'Europe occidentale. Cette image perd encore plus de son attractivité si nous prenons en considération le climat, l'alternance des saisons, les conditions météorologiques et les phénomènes naturels nuisibles à l'Homme. Si nous essayons d'exprimer l'habitabilité de la Terre – dans des conditions naturelles et au cours d'un seul cycle de saisons – en pourcentage de la surface globale, nous sommes contraints à conclure que ce chiffre est tout à fait disproportionné face au nombre d'habitants de la Terre, et qu'il présente une disproportion absolument désastreuse face au nombre de personnes qui peupleront la Terre dans 50, 100 ou 200 ans, selon les estimations. Cette disparité se manifeste déjà à l'heure actuelle et, par la manière d'habiter la planète, par une surpopulation des régions au climat favorable. Confrontés à la perspective d'une population mondiale qui excédera, selon les prévisions, les 7 milliards de personnes dans un siècle, confrontés aussi à la perspective de la nécessité d'exploiter la surface de la terre de manière plus intense afin de subvenir aux besoins de toutes ces personnes, nous ne pouvons plus nous limiter à ces quelques régions en matière d'urbanisme, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit non seulement des habitations, mais des vies mêmes de ces foules. Pourtant, l'Homme n'est pas simplement confronté à la nécessité d'habiter des régions moins engageantes; il dispose des moyens pour rendre ces régions habitables et pour se rendre indépendant de la nature.

Le monde a pris de nouvelles dimensions; le rôle de la nature est terminé; la nature n'est plus que matière brute, contrôlée par l'Homme et exploitée en fonction de ses besoins. Ces besoins ne peuvent déjà plus être satisfaits par la nature seule; la technologie nous fournit déjà les conditions matérielles qui sont largement supérieures aux conditions naturelles; nous sommes déjà entièrement dépendants de la technologie pour les nécessités de base. Et sous l'influence des circonstances, nos besoins grandissent encore, non seulement en nombre, mais en qualité aussi, dans la mesure où notre lien avec la nature s'affaiblit. La technologie remplace la nature, la technique devient nature; elle devient le médium, le sens par lequel nous interprétons la nature. L'Homme, à l'aide de la technologie, se prépare non seulement à quitter la Terre pour s'aventurer dans l'espace, mais il la parcourt, la survole dans toutes les directions, sans oublier un seul endroit. Où qu'il aille, c'est-à-dire dire partout, la nature cède la place à la technologie. Ainsi, l'espace vital de chaque individu occupe une place de plus en plus grande, le rayon d'action de chacun s'étend de plus en plus loin, les traces laissées derrière soi forment un dessin de plus en plus compliqué. L'Homme est en train de quitter la communauté fermée et vivra une existence de nomade pour couvrir

des secteurs toujours plus larges. Son existence devient plus aventureuse, ses impressions seront plus variées, son horizon s'élargira et son besoin de diversité, de tensions, s'agrandira. Devrions-nous déduire de tout cela, comme le font certains urbanistes, que le temps des vastes concentrations urbaines est révolu? Ceux qui le pensent oublient que la croissance de la population est au même niveau que l'extension du rayon d'action de chaque individu, et que l'on peut donc s'attendre à un point de saturation auquel l'individu sera contraint de satisfaire son désir d'expansion, largement accru, à l'intérieur d'une surface limitée. Cela implique la formation d'énormes agglomérations qui s'étendront à l'infini, mais qui, à échelle limitée, devront néanmoins permettre une immense expansion spatiale.

Si l'on pousse cette pensée jusqu'à sa conséquence extrême, cela signifie que la ville pourrait s'étendre sur une surface couvrant la Terre entière, mais aussi que cette surface devra être exploitée de manière plus intense. Nous devons récupérer en forme d'espace psychologique ce que nous perdons en espace géographique. En intensifiant l'usage de l'espace, nous serons capables d'élargir l'espace de vie de chaque individu, et ce malgré le nombre croissant d'individus. Avec une exploitation aussi intensive de la surface de la planète, où est donc le contraste entre la ville et le paysage? Où pourrions-nous encore trouver la nature libre, la vie au grand air? Sachant avec certitude que la nature ne pourra pas rester vierge, nous devons utiliser tous les moyens dont nous disposons non seulement pour remplacer la nature, mais pour la surpasser. Dans notre planning, nous devons d'ores et déjà tenir compte d'une exploitation totale de la surface de la Terre par une construction illimitée. Mais tenir compte aussi de la liberté infinie de se déplacer et d'une croissance de la circulation illimitée, sans encombre (et non encombrante), sur la terre et dans l'air.

Devant cette perspective, les problèmes banals de l'urbaniste – la circulation et l'habitation – demandent des solutions révolutionnaires. Mais une question plus fondamentale et plus globale est celle de savoir de quelle manière vivront tous ces gens : comment pourront-ils s'exprimer, se manifester, s'épanouir? Bref, quelles possibilités auront-ils de réaliser leur vie? Avant d'approfondir cette question, nous devons parler d'un facteur qui est d'une importance primordiale dans la formulation d'une réponse : ce que l'on appelle la deuxième révolution industrielle, l'automatisation.

C'est un fait généralement connu que l'automatisation – et par ce terme, nous comprenons la mécanisation de tout travail répétitif, y compris la régulation et le contrôle de processus mécaniques – que l'automatisation consécutive de la production

mènera à une extension extrême du soi-disant temps libre. La peur des conséquences sociales de cette extension du temps passé sans travailler est l'une des raisons pourquoi l'automatisation est mise en œuvre dans un rythme plus lent que techniquement possible. Néanmoins, nous pouvons présumer que l'automatisation ne restera pas seulement une possibilité technique, mais qu'elle deviendra dans un proche avenir un fait social, dont l'urbanisme devrait d'ores et déjà tenir compte. Le développement du robot pour l'exécution du travail d'esclave (Norbert Wiener compare la machine électronique avec l'esclave importé de l'Antiquité) offrira tôt ou tard à l'Homme, donc aux masses, une liberté inouïe, une chance rêvée au libre usage du temps de loisirs et la chance de réaliser sa vie en toute liberté. Car il va de soi qu'on ne peut pas continuer à parler de temps libre si le travail nécessaire devient tellement minoritaire et moins pénible qu'il n'est plus ressenti comme un dur devoir. Ainsi, nous rejetons toutes les théories sur l'emploi du temps libre, car le concept est issu d'une morale usée qui impose comme un devoir de «gagner son pain quotidien à la sueur de son front». Si une part maximale, la majeure partie de notre vie, n'est plus occupée par le travail non-crétatif, il est insensé de continuer de parler de «temps libre» comme s'il s'agissait de moments perdus qui doivent être occupés d'une façon ou d'une autre. C'est pendant ce temps-là que notre vie sera vraiment réalisée : ce sera du temps pour vivre réellement.

La vie est synonyme d'activité. La liberté que l'on gagne par la disparition du travail de routine sera une liberté d'action. Bien évidemment, il s'agit ici d'une activité créative qui prend la place du travail. L'accomplissement de la vie passe par la créativité, une créativité que nous ne voyons certes pas de la même manière qu'une œuvre d'art contemporaine. L'œuvre d'art individuelle, vue à partir d'une vie insatisfaite et inaccomplie, symbolise des choses plus élevées, plus comblées et exceptionnelles. Cette forme d'expression est basée sur la durabilité, sur un idéal d'éternité. Insatisfaite du monde existant, l'œuvre d'art tente de l'emporter sur lui, de le surpasser. Mais l'œuvre d'art vécue, dans le sens de l'urbanisme unitaire, est exactement le contraire : elle existe dans le temps, elle active ce qui est temporaire, ce qui émerge et disparaît, ce qui est changeant et en alternance continue, ce qui est variable, ce qui comble et satisfait immédiatement.

Du point de vue de l'urbanisme unitaire, l'œuvre d'art traditionnelle ne semble rien de plus qu'une consolation, un substitut devenu superflu. Pour cette raison, il est absolument évident que les formes de culture existantes n'ont aucun rôle à jouer dans la mise en œuvre de l'urbanisme unitaire. Pour revenir à l'urbanisme, on peut se poser

la question de savoir quelle fonction de la ville est essentielle pour le développement que nous avons en vue, quelle forme urbaine correspond aux transformations que subit la société et comment cette unité de style de vie et d'environnement, qu'est l'urbanisme unitaire, se met-il en place? La recherche de réponses à ces questions nous conduit vers une fonction de l'urbanisme jusqu'à présent négligée, mais dont l'urbanisme unitaire fait son thème central et caractéristique par excellence : l'espace social. S'il est vrai que, dans les années récentes, et plus particulièrement aux États-Unis, l'espace social a fait l'objet d'études – sous la dénomination d'«écologie» –, cette étude s'est toutefois limitée à un constat des faits, à une analyse de l'espace social dans la mesure où il existe encore dans les villes d'aujourd'hui. L'écologie est une méthode statique qui tente de déduire les lois gérant l'espace social à partir de données statistiques. L'écologie étudie l'agglomération dans sa forme actuelle, comme si celle-ci était une forme de cohabitation humaine intrinsèque et non fortuite. Or, l'écologie ne tient pas compte du fait que la ville façonne ses habitants tout autant que les habitants façonnent leur ville. Elle ne tient pas compte du fait que l'être humain se définit en grande partie par l'environnement dans lequel il vit; elle néglige l'influence psychologique exercée par l'environnement.

Cependant, pour l'urbanisme unitaire tout ceci est d'une importance primordiale. En effet, l'urbanisme unitaire va plus loin encore : ayant remarqué l'influence psychologique exercée par l'environnement, il se propose de se servir de cette influence de manière consciente, d'employer l'environnement pour exercer une influence psychologique et pour, au final, créer un jeu entre l'environnement et la vie. Ce qui nous mène à la psychogéographie. Le concept de la psychogéographie se distingue de l'écologie par son caractère créatif. La psychogéographie ne fait pas que constater les faits, elle essaie aussi d'identifier et d'expliquer les influences inconscientes émanant de l'atmosphère urbaine et elle essaie, en fin de compte, d'utiliser ces influences comme un levier pour activer notre environnement. Elle transforme ces influences en médium artistique à travers lequel se crée notre environnement. À titre d'exemple, pour illustrer le fait que l'atmosphère psychologique est indépendante du caractère écologique d'un quartier, je mentionnerais ici le quartier de Saint-Germain-des-Prés. L'atmosphère de ce quartier bourgeois a été si radicalement changée par un petit nombre d'intellectuels – ceux que l'on appelle les existentialistes – qu'il a acquis une notoriété internationale; il est même devenu un centre touristique. Pour l'écologie, ce phénomène n'a pas tellement d'importance, car les habitants sont restés les mêmes et toute l'action se déroule dans la

rue et les cafés, dominés par des individus issus d'autres quartiers. Mais si l'on ajoute l'environnement construit aux influences psychologiques qui déterminent l'ambiance, on comprendra que l'urbanisme unitaire veut disposer de moyens puissants pour construire l'espace social.

Regardons de plus près ce concept d'espace social. La rue est depuis toujours bien plus qu'une simple voie de circulation. Sa fonction secondaire, qui l'emporte peut-être sur son rôle d'artère, est celle d'espace collectif : c'est dans la rue qu'avaient lieu toutes les manifestations publiques – les marchés, fêtes, foires, manifestations politiques – mais aussi les rencontres et les contacts entre individus en nombres limités et, en somme, toutes les activités qui n'appartenaient pas à la sphère privée ou intime. L'auberge et le bistrot, qui débordaient souvent dans la rue, étaient des prolongements de cet espace collectif : des espaces publics où l'on pouvait s'éloigner de la circulation dans la rue. L'immense croissance de la circulation a dérobé la rue de cette fonction sociale. Le bistrot existe toujours, comme un dernier refuge, mais la rue elle-même est devenue une voie de grande circulation, et par ce fait, une limite bien marquée entre les unités isolées d'habitations. Cela pourrait expliquer l'importance culturelle du bistrot au cours du siècle dernier. La prépondérance que l'urbanisme unitaire attache à l'espace social tient au rôle des multiples contacts humains qu'il estime nécessaire à la culture, à la culture de masse qui est émergente. La réalisation de la vie dans le sens de l'urbanisme unitaire dépend dans une grande mesure de la place qu'occupe l'espace social dans l'urbanisme, car c'est dans cet espace que se déroulent principalement les événements qui influencent et déterminent la vie. C'est là qu'une intervention délibérée dans l'environnement matériel a le plus d'effet, et ce n'est que là que cette intervention peut devenir un jeu collectif, avec notre environnement comme enjeu.

La signification culturelle de l'espace social veut que cette fonction soit isolée des fonctions purement utilitaires, surtout celles de la circulation et de la production, auxquelles l'espace social a été sacrifié dans les villes industrielles de nos jours. La création et le maintien d'un espace social étendu est, en vue de la massification de la culture, en vue de l'augmentation du temps libre et donc d'une disposition plus libre de la vie, en vue aussi d'une croissance de la population et de la circulation jusqu'à présent illimitée, une première condition. C'est la raison pour laquelle j'ai respecté, dans New Babylon, une stricte séparation entre l'espace pour la circulation et l'industrie d'une part, et l'espace résidentiel et social de l'autre. Il s'agit d'une séparation verticale, parce que j'ai adopté le principe de la ville couverte, composée de couches superposées

et reposant sur des piliers, laissant complètement libre le niveau du sol. Le corps urbain proprement dit, qui contient les habitations et les espaces collectifs, se situe donc au-dessus du sol, inaccessible au trafic qui disposera cependant de 100% du sol. La circulation n'est donc pas gênée par la construction, elle peut prendre le trajet le plus court, mais les visiteurs de la ville devront quitter leur véhicule pour prendre l'un des multiples ascenseurs s'ils veulent monter à la surface. Les usines, complètement automatiques dans leur fonctionnement, sont construites pour la plupart sous la terre. Le plan de New Babylon présente une structure réticulaire décentralisée, composée d'un grand nombre de secteurs rattachés les uns aux autres de façon irrégulière, chacun d'une superficie de 5 à 10 hectares. Cette structure s'étend sur des centaines de kilomètres dans toutes les directions et abrite une population de 10 millions de personnes en moyenne. Chaque secteur comprend plusieurs étages et est couvert d'un toit en terrasse qui fonctionne comme aéroport, héliport ou encore comme terrain de sport. L'étendue des étages les rend pour la plupart inaccessibles à la lumière du soleil et le cœur de la ville est donc illuminée artificiellement, ventilée et climatisée. On n'essaie pas de créer une imitation fidèle de la nature, bien au contraire, les facilités techniques sont utilisées comme des moyens créateurs d'ambiance puissants dans le jeu psychogéographique qui se joue dans l'espace social.

La structure linéaire typique du plan fait qu'on n'est jamais éloigné de plus de quelques centaines de mètres de l'espace libre, non construit. Or, on peut se promener à pied pendant des jours, des semaines entières dans le corps infiniment étendu de la ville, d'espace en espace, pour vivre l'aventure de New Babylon et s'abriter dans les centres résidentiels, présents dans chaque secteur; on peut se rendre en véhicule, et par le niveau de la terre, dans un autre quartier de la ville, en traversant des morceaux de paysage ou en passant par-dessous la ville, pour remonter à un autre endroit. L'espace intérieur du corps urbain n'est occupé qu'à 15% par des résidences permanentes ou des hôtels; tout le reste est espace social. Ces espaces sociaux doivent être perçus comme des salles gigantesques superposées, longues de plusieurs centaines de mètres, que l'on peut, à l'aide de parois mobiles, diviser en pièces plus ou moins grandes, variant de la superficie d'une chambre à celle d'un square, hautement diversifiables et d'une ambiance changeant sans cesse. Les parois amovibles constituent un élément actif du jeu psychogéographique auquel j'ai fait référence plus haut. Elles sont utilisées pour construire de vrais labyrinthes, prenant les formes les plus diverses, produisant des salles destinées aux jeux radiophoniques, aux jeux cinématographiques, aux

jeux psycho-analytiques, aux jeux érotiques, aux jeux basés sur le hasard et le concours de circonstances. Un court voyage à travers l'espace social de New Babylon est plus fructueux qu'un long voyage dans le monde unifié que nous connaissons. Un séjour prolongé dans New Babylon aurait certainement l'effet d'un lavage de cerveau : il gommerait toute routine et toute habitude. Pas question de coutumes dans New Babylon; il est évident qu'une culture basée sur un jeu dynamique avec la vie, qui prend la vie elle-même comme thème et qui utilise les activités de la vie comme matière à la créativité, qu'une telle culture exclut toute routine, toute habitude et tout mode de vie répétitif. La culture de New Babylon est basée sur l'éphémère, sur la volatilité d'une expérience et sur le contraste avec des expériences nouvelles. Ainsi, même les fonctions d'habitation et de circulation n'y sont pas des fonctions purement utilitaires : elles font partie du jeu.

Habiter devient repos, la pause après un climax, comme un pont entre deux activités; la circulation devient un moyen pour augmenter le rythme, pour accélérer l'action, pour intensifier le contraste. L'habitant de New Babylon joue un jeu qu'il invente lui-même, dans un décor qu'il a conçu lui-même, en concert avec ses concitoyens. Voilà ce que sera sa vie. Là résidera sa création artistique. Il reconnaît que c'est précisément l'élément non utilitaire du jeu qui importe dans la vie; sa moralité est basée sur la liberté.

Comme je n'étais nullement obligé d'adapter ma ville à des conditions socio-économiques données – une obligation qui a fait échouer les projets des urbanistes modernes – j'ai inversé les rôles et peint ma ville sur un fond de société basée sur la liberté. Je n'ai donc pas tenu compte des lotissements, de la propriété de terrains ou d'habitations, ni des nombreux éléments spéculatifs et commerciaux qui jouent un rôle dans la construction d'une ville. J'ai exclu tout ce qui empêche une ville de devenir une œuvre d'art. Néanmoins, New Babylon est aussi réelle que n'importe quelle œuvre d'art. Au fond, c'est la réalisation d'un vieux rêve. Un rêve qui surgit derrière tous les courants, tous les mouvements, toutes les ambitions dans l'histoire de l'art de ce siècle et que l'on pourrait désigner, dans sa forme la plus simple, de son nom Wagnérien : das Gesamtkunstwerk, l'œuvre d'art entière.

Constant

Version retravaillée de la conférence
au Stedelijk Museum d'Amsterdam,
20 décembre 1960